



Syria
Archéologie, art et histoire

89 | 2012
Varia

Jean PERROT (dir.), *Le palais de Darius à Suse, Une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone*

Jean-Claude Margueron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/1105>
DOI : 10.4000/syria.1105
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012
Pagination : 426-429
ISBN : 9782351591963
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Claude Margueron, « Jean PERROT (dir.), *Le palais de Darius à Suse, Une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone* », *Syria* [En ligne], 89 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/1105> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.1105>

© Presses IFPO

en préambule de tout travail inédit. Cela nuit à la compréhension des perspectives dans lesquelles a été établi le *corpus* et rend obscure la démarche suivie. On peine souvent à comprendre si l'exposé des découvertes, idées et interprétations sont de l'auteur ou des références citées.

La troisième partie interprétative propose de comprendre la genèse de l'iconographie orientalisante de la péninsule. L'approche se veut innovante et propose de ne plus réfléchir en termes d'influences et de passivité du milieu récepteur mais plutôt de voir la part active que prennent les artisans locaux dans la création de l'identité orientalisante péninsulaire. L'étude de l'occurrence des images en fonction du support est très intéressante et montre bien les dynamiques de recomposition des images en dehors de leur milieu d'origine. L'A. parvient à montrer la richesse des compositions orientalisantes de la péninsule à partir d'un *corpus* pourtant relativement étroit compte tenu des découvertes (p. 115). Elle passe alors en revue de façon méthodique et analytique les facteurs de diffusion de ces images : présence orientale, objets importés conservés ou non, la question d'une influence à rebours avec la découverte des objets ibériques à l'Héraion de Samos (p. 121). Le retour sur le *topos* de l'influence

des tissus sur la diffusion des motifs orientaux en Occident est passionnant et met un terme sans équivoque à la question (p. 122-128). L'originalité et l'identité de l'orientalisant péninsulaire apparaît clairement grâce à la mise en perspective avec les autres aires méditerranéennes qui ont subi l'influence orientale. La personnalité et les techniques des artisans péninsulaires sont démontrées tout comme le fait, je cite alors H. Le Meaux, que « l'orientalisation correspond donc à la création de plusieurs Orients » (p. 142). On s'étonne alors, après une approche aussi innovante, de revenir en dernière partie de ce chapitre sur des questions de typologies et d'influences qui reprennent l'approche chronologique classique. Toutefois la mise en évidence, quoique très brève, d'une tradition iconographique ibérique dérivée directement des motifs et compositions issus de la période « orientalisante » suffit à la justifier.

L'ouvrage d'H. Le Meaux est une approche plus qu'utile à l'établissement de l'histoire de l'art des marges du monde méditerranéen archaïque. La démarche entreprise remplit son objectif de recensement et apporte une part interprétative nouvelle qui change les perspectives d'étude de ces régions éloignées des centres culturels les plus actifs de la Méditerranée antique.

Fabienne COUDIN

Jean PERROT (dir.), *Le palais de Darius à Suse, Une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone*, PUPS, 2010, 30 x 23, 520 p., 530 ill. en n/b et en coul. ISBN : 978-2-84050-681-2.

Voici une luxueuse publication destinée à couronner une importante enquête réalisée sur le tell de l'Apadana de Suse entre 1969 et 1979, opération qui correspond à une reprise des recherches engagées en réalité depuis la découverte de Suse au milieu du XIX^e s. sur le palais dit « de Darius ». Cet ouvrage se veut à la fois une relation des trouvailles de la dernière décennie de travaux en même temps qu'une large synthèse sur l'ensemble du sujet. Ambition légitime et qui a l'intérêt de présenter un état de la question, alors que les travaux de ce genre dans notre discipline ne sont plus réellement à l'honneur, puisqu'on leur préfère les petites contributions, généralement sans suivi, dans des colloques trop souvent inorganisés sur le plan de la recherche : l'approfondissement d'une question n'y trouve pas son compte et, j'ose le dire, la science non plus.

De par ses objectifs, l'ouvrage ne peut pas être considéré comme une publication de fouille et le plan est évidemment la conséquence de cette volonté de synthèse puisque le palais lui-même n'apparaît qu'à la p. 120, au quart de l'ouvrage.

Les trois premiers chapitres forment une sorte de large introduction générale. Le premier est consacré, par les soins de P. Briant, à une présentation historique de la position de Suse et de l'Elam dans l'empire achéménide ; le deuxième, par F. Vallat, est une évocation de la personne de Darius le Grand Roi et une tentative pour mieux cerner, et en principe sans parti pris, à partir des inscriptions où il se présente lui-même, un personnage dont la renommée a varié au gré des commentateurs. Le troisième chapitre est un historique, conduit par N. Chevalier, des observations et des travaux engagés depuis les premiers voyageurs par W. K. Loftus, les Delafoy, J. de Morgan, G. Jéquier, R. de Mecquenem et par R. Ghirshman.

Au terme de cette introduction générale, un nouveau groupe de quatre chapitres — une première partie en quelque sorte — touche à la présentation du palais. Les derniers travaux — accompagnés des résultats majeurs — réalisés de 1969 à 1979 sous la responsabilité de J. Perrot, dans le cadre d'un programme franco-iranien, sont expliqués au

chap. iv. Avec le chap. v, nous sommes informés par A. Hesse des principaux résultats obtenus dans une prospection électrique des fondements du palais et de la nature des données que l'on peut espérer d'une telle approche. C'est le chap. vi qui, avec 64 p., par les soins de D. Ladiray, rend compte, assez longuement et avec précision, des données archéologiques obtenues ; il les développe selon trois axes majeurs : étude des fondations qui ont permis de retrouver une grande partie du plan de l'édifice, étude des aspects constructifs — murs, sols, bases de colonne —, présentation des édifices reconnus — portes des Artisans et de Darius, Propylée, l'Apadana, la Résidence —. Enfin, J. Perrot, dans le chap. vii, intitulé « Restauration et restitutions » propose des solutions aux problèmes de la couverture, de la question des étages, de l'ornementation et des fonctions des différentes composantes du palais.

Suit alors une série de quatre chapitres consacrés à l'ensemble des objets recueillis, le plus souvent récemment, dans l'aire palatiale. La palme revient à la statue égyptienne de Darius publiée au chap. viii par le regretté J. Yoyotte ; une malheureuse malfaçon dans la reproduction des images a nécessité un petit cahier d'*errata* ; c'est alors tous les confins occidentaux de l'empire et les relations de l'Égypte avec Suse qui apparaissent grâce à cette étude. Puis F. Vallat, au chap. ix, donne la traduction des inscriptions susiennes de Darius, Xerxès et Artaxerxès. Avec A. Caubet et N. Daucé, au chap. x sous le titre « Les arts du feu », est présentée une très bonne synthèse des briques ornementales et des objets en faïence. Quant à P. Amiet et C. Frank, ils offrent au chap. xi une fine analyse de « L'art mobilier à Suse à l'époque perse ».

La dernière séquence, conclusive, commence avec le chap. xii sous la plume de R. Boucharlat : il y élargit le champ de la présence achéménide à Suse à l'ensemble des bâtiments repérés sur le site. Sont ainsi présentés avec habileté, précision et esprit critique les trésors royaux de l'Acropole, le palais du Chaour dont la fonction proposée est d'avoir remplacé l'Apada de Darius endommagé et celui dit « du Donjon » qui n'a sans doute jamais existé ; la question des temples perses, et plus particulièrement des temples du feu, est évoquée. Ensuite au chap. xiii est définie la place de Suse dans l'histoire architecturale : d'abord dans la tradition iranienne par les soins de R. Boucharlat, ensuite dans ses rapports avec l'architecture palatiale babylonienne par H. Gasche qui, dans une approche tout à fait nouvelle, établit les liens entre les traits susiens, dans le fil de la tradition élamite de la salle à quatre saillants, et les salles officielles de Babylone. Quant au chap. xiv, par J. Perrot et J. Soler, il vise à replacer Darius dans son époque et à définir les

principes de l'architecture susienne ; J. Soler étudie les rapports des Perses avec le monothéisme juif de façon intéressante ; mais on voit mal la raison de ce développement comme conclusion générale de cet ouvrage, quels qu'aient été les liens, rapportés par la Bible, entre les Juifs et les Perses.

En annexe, F. Vallat donne une traduction de la version élamite de la célèbre inscription de Darius à Béhistun, document évidemment de grand intérêt mais dont on ne voit pas très bien comment il éclaire de façon spécifique le palais de Suse (seules allusions à l'Elam comme puissance vaincue aux § 16 et 21-23, et sans rapport avec le palais qu'il va construire).

Sont d'autre part intégrés à l'intérieur de l'ouvrage 23 « encarts » qui sont des doubles pages (à l'occasion moins ou plus) consacrées à un thème précis auquel est donné un développement spécifique sous la signature (initiales) de l'un des auteurs. Parfois ces textes viennent juste compléter ou élargir une indication plus rapide de l'un des chapitres, cependant il s'agit aussi, souvent, de la reprise d'une question abordée ailleurs, sans que l'on sache toujours exactement où ; je pense en particulier à la statue de Darius qui apparaît ainsi en de multiples endroits ; il en va de même, par exemple, de la Résidence dont il est question en encart aux p. 210-215 et 248-249, sans que l'on sache expressément s'il s'agit d'un développement dans le chapitre correspondant ou un développement autonome : il peut en résulter l'impression d'une certaine inorganisation.

L'illustration est particulièrement abondante : 530 figures (plus d'une par page), sous forme de photographies en noir et blanc et surtout en couleurs, de plans, de restitutions des édifices, de croquis explicatifs, de documents d'archives. La qualité des reproductions est excellente et les couleurs sont le plus souvent de belle tenue. Certains plans sont particulièrement expressifs : par ex. ceux du chapitre d'H. Gasche, où sont superposés avec des couleurs différentes des formules architecturales de monuments différents. Je m'interroge sur la signification de l'expression « héritage virtuel » à la fin des légendes proposant des restitutions par ordinateur et je regrette l'absence d'une table des illustrations car, sans elle, il est bien difficile de retrouver un document précis.

La bibliographie, très abondante et très bien développée dans certaines directions (15 p.), est néanmoins — je dirais évidemment — incomplète ; en particulier, la plupart des références à des études architecturales, qui permettraient de mieux comprendre les bâtiments de Suse, ont été omises.

On regrette aussi l'absence de tout index.

Ainsi, en partant du palais de Darius, l'ensemble achéménide retrouvé à Suse est restitué dans une

synthèse où, tour à tour, inscriptions, architecture, statuaire, mobilier, cherchent à offrir une nouvelle vision de l'histoire de Suse à l'époque achéménide et de sa place dans l'empire : voilà ce que veut être cet ouvrage. Y a-t-il pleinement réussi ?

On ne peut que louer les approches multiples qui cherchent à dresser le nouveau portrait de la période achéménide de Suse grâce à la documentation nouvelle issue des dernières fouilles et offerte ici dans de brillants développements. Tout cela est le fruit du rassemblement de spécialistes particulièrement compétents et talentueux. Sur de nombreux points la réussite est totale.

Cependant je ne suis pas sûr que l'image architecturale du palais qui nous est offerte soit réellement conforme à la réalité ancienne et c'est sur cette question que je désire exprimer quelques réserves, encore que les limites d'un compte rendu ne permettent pas de conduire ici une démonstration détaillée.

Notons d'abord qu'un plan ne doit jamais être publié sans échelle et sans orientation (par ex. fig. 137), que les tracés des coupes — bienvenues et d'une grande utilité —, pour être réellement compréhensibles et utilisables doivent être replacés sur un plan (par ex. les fig. 129-131, 133), que schémas et photos ont tout intérêt à être clairement repérables sur un plan (par ex. les fig. 133-136), que l'on souhaite y retrouver la désignation d'un lieu précis donné dans la description littéraire (où trouve-t-on le couloir « R4 » mentionné p. 164 ? — En fait, sur le plan de la p. 217, qui n'est pas appelé en référence et qu'il faut donc chercher plan après plan, puisqu'il n'y a aucune table).

Les données architecturales sont livrées dans un premier temps à partir des observations archéologiques, selon une saine méthode. On a là l'exposé d'un certain nombre de faits qui peuvent servir ensuite à l'élaboration de l'interprétation. Mais entre ces deux moments — la récolte des informations et l'interprétation finale — se situe nécessairement le temps de l'analyse architecturale qui doit aboutir à une mise en ordre des informations — en fait à une hiérarchisation — finalement révélatrice de l'ordre architectural : c'est ce temps qui a été escamoté.

On notera d'abord l'importance bien vue du système des fondations, sans lequel aucune construction d'une telle envergure n'était possible. Deux remarques cependant : il serait bien étonnant qu'un réseau de cette importance, ancré à une telle profondeur (entre 5 et 10 m) n'ait pas eu aussi pour

fonction de soutenir un édifice comportant un étage ; ensuite un tel réseau n'est nullement une exception : toutes les cités syro-mésopotamiennes depuis le III^e millénaire — et pas seulement pour les grands monuments — le mettent en œuvre (v. *Cités Invisibles* à paraître) : il ne s'agit pas là d'un trait spécifiquement susien ou iranien.

Compte tenu de l'aspect lacunaire de cette documentation — comme celle de toute l'architecture proche-orientale antique —, il fallait, en effet, faire jouer dans l'analyse deux caractéristiques fondamentales de l'architecture. D'abord les traits structuraux essentiels encore détectables, car l'architecture est fondamentalement une organisation structurale dont la mise en œuvre aboutit au volume architectural ; les liaisons structurales permettent donc de retrouver une partie du système et, par voie déductive, souvent de compléter le volume. La seconde caractéristique, que l'on doit avoir toujours en tête mais qui n'est que rarement perçue par les archéologues, c'est que l'organisation structurale du rez-de-chaussée — celle que la fouille remet au jour — est directement commandée par le plan de l'étage et par les descentes de charge. Je n'en prendrai ici qu'un seul exemple : les deux séquences de ces salles étroites, allongées et parallèles de part et d'autre des salles dites (sans doute à tort) « des appartements royaux », n'épousent pas cette forme parce que ce sont des magasins (contrairement à ce qui est toujours avancé), mais parce qu'elles ont à supporter le plancher de grandes salles au niveau supérieur : la fonction de magasin n'est qu'une utilisation secondaire dérivée d'une forme née de l'organisation architectonique. C'est ce que, avec raison, P. Amiet a déjà signalé (avec d'autres remarques fort judicieuses, dans sa note¹⁸), et c'est ce que j'ai établi dans tous les cas — et ils sont nombreux — où cette formule architecturale est observée. Je pourrais multiplier les exemples de ce genre, car c'est à partir de telles données que l'on doit conduire l'analyse architecturale à laquelle il faut aussi ajouter une analyse de la diffusion de la lumière, des modalités de circulation et des caractéristiques de l'infrastructure.

C'est toujours en ayant présent à l'esprit que l'étage commande la morphologie du rez-de-chaussée que l'on doit s'interroger sur certaines solutions architecturales qui n'ont de sens que par la présence de cet étage : par ex., c'est certainement dans cette direction qu'il faut chercher les raisons de la formule de la salle à quatre saillants. C'est aussi pour cela qu'il faut s'interroger, à nouveau, non seulement

18. « Le palais de Darius à Suse : problèmes et hypothèses », *Arta* 2010.001, p. 1-13, part. p. 8 ; <http://www.achemenet.com/>

sur la morphologie de l'Apadana, mais aussi sur sa fonction réelle.

Mais ces diverses démarches analytiques n'ont malheureusement pas été conduites. Il n'existe alors pas de base, ni de contrainte logique qui permette de déduire des fonctions précises ; toutes les identifications proposées, qui ne reposent sur aucune base solide, relèvent donc plus de l'impressionnisme que de la logique. C'est aussi parce qu'il n'y a aucune analyse structurale réelle préalable au rendu artistique, que certaines restitutions graphiques, très belles par ailleurs, ne sauraient refléter la réalité antique.

Pour conclure, il est possible, à partir de la seule documentation architecturale subsistante,

de démontrer qu'un étage existe. Affirmer qu'un « habitat à l'étage apparaît comme un contresens architectonique » relève d'une simple pétition de principe non fondée.

Malgré le souhait du maître d'œuvre, je ne suis pas sûr que l'on connaisse maintenant beaucoup mieux qu'avant (« ...un palais souvent mentionné, mais jamais vu ni compris », p. 466) le palais de Darius lui-même, qui est encore à découvrir dans ses divers aspects. Mais il reste que les autres points de l'étude forment une belle synthèse en même temps qu'un état de la question ; les ouvrages de ce type sont trop rares de nos jours pour que l'on ne loue pas certaines des réussites évidentes de celui-ci.

Jean-Claude MARGUERON

François WIDEMANN, *Les successeurs d'Alexandre en Asie Centrale et leur héritage culturel. Essai*, Riveneuve, Paris, 2009, 24 x 16 cm, 527 p., XVI pl., ISBN : 978-2-914214-71-1.

On sait depuis longtemps que l'Asie centrale fit partie intégrante du monde hellénistique, qu'elle fut une terre où la culture grecque s'est enracinée et a irrigué les cultures locales, et qu'elle abrita les derniers États grecs restés indépendants, seulement disparus dans le courant du 1^{er} s. de notre ère. Elle reste pourtant une région mal connue, parce que les auteurs anciens s'y intéressèrent peu, que la pratique d'enregistrer les documents officiels sur la pierre y fut sans doute moins répandue que dans d'autres régions et que les fouilles archéologiques y ont souvent été décevantes. Rares sont les auteurs qui se sont lancés le défi d'en retracer l'histoire, ce qui suppose de maîtriser la seule véritable documentation qui le permette, la documentation numismatique. Celle-ci est abondante et mouvante, car le pillage des sites et les découvertes fortuites font connaître des pièces qui rejoignent des collections privées et disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues, alors qu'elles fournissent des jalons essentiels à notre connaissance de la chronologie et des successions politiques. Fr. Widemann, directeur de recherche honoraire au CNRS, physicien rattaché au Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France, mais également auteur de plusieurs articles consacrés aux monnaies d'Asie centrale, s'y est néanmoins essayé. Il nous livre un ouvrage volumineux, pour l'essentiel organisé selon une trame chronologique qui embrasse la période de plusieurs siècles, des conquêtes d'Alexandre le Grand à l'établissement du royaume des Kouchans, dans le courant du 1^{er} s. de notre ère. S'il s'intéresse en priorité à l'histoire des États grecs, il n'hésite pas non plus à prendre en compte celle

des États voisins indo-scythe, saka et indo-parthe, fondés par des populations originaires du monde des steppes qui mirent à profit l'affaiblissement des Parthes et des Gréco-bactriens. L'ouvrage comporte 18 chapitres dont la matière se répartit à peu près également en deux ensembles : les premiers couvrent la période allant jusqu'à la mort d'Eucratide et de Ménandre (vers 145-135 av. J.-C.), les deux derniers rois grecs à avoir contrôlé de vastes territoires, les autres couvrent les décennies qui suivent. L'objectif est de reconstituer non seulement la chronologie des différents règnes, mais aussi l'organisation politique des royaumes, voire la politique de leurs dirigeants. On peut le juger ambitieux (trop ?) au vu de l'état de nos connaissances. Un dix-neuvième chapitre fait le bilan de l'héritage culturel des Grecs en Asie centrale et en Inde du Nord-Ouest. Il justifie en quelque sorte le titre de l'ouvrage, mais consiste en un simple résumé qui n'ajoute pas grand-chose au reste du livre. Ce dernier comporte aussi une conclusion et trois appendices ; le premier dresse la liste des homonymes des rois gréco-bactriens ; le second étudie les types monétaires du point de vue de l'histoire de l'art ; le troisième, plus intéressant, examine les quantités et la nature des métaux précieux frappés par les différents rois. La bibliographie est bien présentée, ce qui en facilite l'usage. Elle recense tous les grands classiques de l'histoire de la région, mais n'est pas toujours complètement à jour. Les travaux de B. Kritt (*Seleucid Coins of Bactria*, 1991 ; *Dynastic Transitions in the Coinage of Bactria*, 2001), de F. Holt (*Thundering Zeus*, 1999) ne sont par exemple pas cités, alors qu'ils ont permis de reclasser les émissions de plusieurs